

Macciocchi, A., *Daily Life in Revolutionary China*, Monthly Review Press, New York, 1972, 506 p.

Jean-René Chotard

Volume 4, numéro 1-2, 1973

La sécurité européenne

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700286ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700286ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chotard, J.-R. (1973). Compte rendu de [Macciocchi, A., *Daily Life in Revolutionary China*, Monthly Review Press, New York, 1972, 506 p.] *Études internationales*, 4(1-2), 183–184. <https://doi.org/10.7202/700286ar>

unanimité quant à la poursuite des hostilités. Évoquant le tribunal Russel de Stockholm sur les crimes de guerre américains, l'auteur pense que la population, aux États-Unis même, « n'est pas ébranlée par le caractère monstrueux de ce conflit », mais qu'elle juge trop élevé le coût d'une victoire militaire continuellement rejetée dans le futur. C'est ce coût humain et matériel très lourd qui divise « faucons » et « colombes ».

Pour Chomsky, résolument pacifiste, le mouvement de la paix, dont la force a crû depuis 1965, constitue le moyen adéquat pour sensibiliser l'opinion publique en Amérique du Nord. Ainsi il pourra être apporté à la guerre, une résolution pacifique, et aux souffrances des Vietnamiens, un terme. Nourrissant peu d'illusions sur une issue militaire du conflit, l'auteur exprime, en revanche, un optimisme modéré sur le développement aux États-Unis d'une force qui puisse produire la paix à l'extérieur et une rénovation politique à l'intérieur.

Jean-René CHOTARD

*Histoire,  
Université de Sherbrooke*

MACCIOCCHI, A., *Daily Life in Revolutionary China*, Monthly Review Press, New York, 1972, 506p.

Dans l'abondante littérature que des auteurs occidentaux ont consacré à la Chine durant ces dernières années, le livre de Macciocchi constitue un cas particulier et fort intéressant. Depuis la rupture entre la Chine et l'URSS, c'est le premier livre rédigé au terme d'un voyage dans le pays-même, par un membre d'un parti communiste européen. Sans doute n'est-ce pas un hasard si cette primeur revient à une journaliste du parti le plus dynamique et aussi le plus indépendant de la gauche européenne: le parti communiste italien.

L'auteur, journaliste à l'*Unità*, situe d'emblée son propos sur le terrain politique. Aussi, les 500 pages de l'ouvrage constituent-elles moins un itinéraire dans le pays qu'une incursion à travers les instances politiques qui encadrent la population. Certes, nous y apprenons quel est le budget d'une famille populaire et comment s'élabore le menu quotidien. Un paragraphe touche même à la Chinoise et

l'amour, mais l'objet du livre évite les études de mœurs quand ce ne sont pas des mœurs politiques.

Voyageant à la fin de 1970, Macciocchi étudie la Chine au sortir de la révolution culturelle. Par-delà les nécessités politiques et les conflits de tendances, l'auteur voit l'origine de ce phénomène dans la ligne que Mao Tsé-toung a établie depuis longtemps. Selon cette orientation la révolution ne se limite pas à stabiliser la victoire politique de 1949. Pour l'auteur, la remise en question des cadres du parti fut possible parce que le président bénéficiait de deux appuis, celui, implicite, des paysans, celui, actif, de l'armée dont les hommes sont étroitement liés au parti. La révolution culturelle se développe alors à travers le pays, provoquant parfois, comme à Chang-hai, des affrontements assez graves. Elle se caractérise par deux modalités essentielles chères à Mao. Tout d'abord, la libre discussion à l'intérieur du parti, celle-ci doit permettre, dans le cadre d'un affrontement dialectique, de résoudre les contradictions qui se sont développées. Ainsi pourra être éliminée la tendance révisionniste. La seconde modalité tient dans le dynamisme révolutionnaire des masses populaires. Il leur revient la faculté d'éliminer tout ce qui est contraire à la dictature du prolétariat.

Après quelques années d'agitation, il apparaît, au plan politique, des résultats tangibles. Le IX<sup>e</sup> congrès du parti, tenu en avril 1969 les entérine. Il y est mis un terme au processus de création d'une classe de bureaucrates et de cadres coupés de la population. Tous les membres des états-majors politiques devront effectuer des périodes de travail manuel et ainsi garder contact avec des milieux qu'ils considéraient auparavant comme inférieurs.

Mais les masses chinoises n'ont pas séparé action politique et travail productif. Le refus de la ligne politique de Liu Shao-chi se double d'un second refus d'ordre économique. Le chef de l'État envisageait un modèle de développement conforme à celui de l'URSS, avec, importations de techniques étrangères. Mao fait triompher une ligne opposée qui est celle d'une diffusion des industries sur tout le territoire doublée d'une utilisation de tous les procédés traditionnels. C'est l'application du slogan: « Ne comptons que sur nos propres moyens. »

Mais la révolution culturelle chinoise compte aussi une portée humaine. La rééducation des cadres politiques ou techniques s'effectue par le travail manuel, ainsi est-ce toute une population qui mêle activités manuelles et intellectuelles. En effet, les travailleurs politisés interrompent leur travail ou prolongent leur journée pour des études et des discussions politiques. Dans les universités, renouvelées à l'image de celle de Ts'ing-hua, professeurs, étudiants et ouvriers des ateliers doivent se mêler indistinctement. Les intellectuels se mêlent au concret tandis que dans les usines, les ouvriers posent en termes dialectiques leur problèmes de technologie.

La spécificité de l'expérience chinoise réside dans cette remise en question des objectifs révolutionnaires. Pour Mao, la révolution culturelle n'est que la première manifestation de réadaptations périodiques nécessaires pour maintenir la dictature du prolétariat. L'auteur insiste fréquemment sur le caractère antagonique de l'expérience chinoise vis-à-vis du stalinisme centralisateur. Au lieu d'exécuter ses opposants politiques, Mao les « rééduque » sans les brutaliser. Pour ce faire, il utilise le travail manuel ou des instituts spécialisés appelés : « Écoles du 7 mai » dont le livre fournit un exemple suggestif.

Macciocchi ne manque pas d'exprimer un enthousiasme communicatif. Elle voit dans l'établissement du socialisme en Chine un des grands faits du XX<sup>e</sup> siècle, susceptible de transformer le devenir universel. En marxiste, elle conclut par l'analyse de la révolution culturelle comme pratique permettant de résoudre le problème des restes de l'idéologie bourgeoise dans un État socialiste.

Passionnant, même s'il ne soulève pas la question des rapports entre la Chine et l'URSS depuis 1960, ce livre pourrait porter un sous-titre : La politique dans la vie quotidienne des Chinois au cours des années 1970.

Jean-René CHOTARD

*Histoire*

*Université de Sherbrooke*

*lution*, New-York et Londres, Monthly Review, Press, 1972, 112p.

La révolution culturelle prolétarienne de 1965-68 en Chine, sûrement l'un des événements marquants des dernières décennies, a reçu diverses interprétations en Occident. C'est pour répondre à la plupart de ces interprétations que William Hinton a écrit ce livre. Au lieu de s'en tenir simplement à la lutte pour le pouvoir entre les partisans de Mao Tsé-toung et ceux de Liu Shao-chi, lutte qui fut sans doute le centre de ces événements, Hinton s'efforce de démasquer les intérêts de classe qui furent sous-jacents à cette lutte pour le pouvoir. Il présente donc une interprétation marxiste de la révolution culturelle, interprétation qui se fonde sur la lutte des classes en régime socialiste.

En effet, pour Hinton comme pour Mao Tsé-toung, la révolution de 1949 en Chine, à l'instar de la révolution bolchévique de 1917, n'a pas éliminé la lutte des classes. Elle a constitué la prise du pouvoir par un parti ouvrier, l'élimination des éléments féodaux et impérialistes, et l'abolition de la propriété privée ; ainsi elle marqua le premier pas dans la transformation de l'économie et l'instauration d'un régime socialiste. Mais elle ne fut pas une révolution socialiste complète, car elle s'est appuyée sur toutes les classes du pays, y compris la bourgeoisie nationale non collaborationniste. La société chinoise des années post-révolutionnaires était donc caractérisée par une véritable lutte de classes.

Les classes en présence étaient d'un côté la bourgeoisie, dont l'ancienne bourgeoisie nationale des années quarante n'était qu'une faible partie. Le cœur des forces bourgeoises était constitué des cadres de l'industrie, du parti et de l'État, et surtout de dirigeants importants dans l'État, le parti et l'armée. Elle s'appuyait aussi sur les anciens propriétaires terriens et paysans riches qui avaient abandonné à contrecœur leurs possessions personnelles. Ce qui unissait ces éléments disparates, c'était une ligne politique, celle de Liu Shao-chi, qui insistait sur le développement technique, sans transformation de l'idéologie et des rapports sociaux. Cette ligne avait pour conséquence a) de séparer les cadres des masses et par conséquent le travail intellectuel du travail manuel ; b) d'augmenter

HINTON, William, *Turning Point in China: An Essay on the Cultural Revo-*